

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

UN PROFOND SOMMEIL

TIFFANY QUAY TYSON

UN PROFOND SOMMEIL

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Héloïse Esquié



VOIR DE PRÈS

Titre original : *The Past Is Never*
Éditeur original : Skyhorse Publishing,
Inc., New York

© Tiffany Quay Tyson, 2018.
© 2022, Sonatine Éditions
pour la traduction française.
© 2023, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-525-8

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

*Le passé n'est jamais mort. Il n'est
même pas passé.*

William Faulkner,
Requiem pour une nonne

Pour John, toujours

La créature attendait, à l'affût. Tapie juste derrière les arbres, ou bien sous l'eau, ou sur la ligne d'horizon, juste sous le sable boueux, ou bien au-dessus des nuages, au-delà des étoiles. Elle m'attendait. Elle t'attendra aussi.

Je ne sais combien de temps j'ai flotté sous le soleil de plomb ; combien de temps j'ai dérivé au pays des alligators et des crocodiles, où les hommes marchent sur l'eau, où Dieu et le diable se serrent la main, où les morts se relèvent pour vivre de nouveau. À un moment donné, mon corps a cessé de transmettre des signaux à mon cerveau enfiévré. J'ai cessé d'avoir envie d'eau ou de nourriture. J'ai cessé de griffer les cloques brûlantes laissées sur ma peau par les moustiques et les mouches noires. L'engourdissement de ma jambe s'est pro-

pagé dans tout mon corps. Bientôt, je ne vais plus rien sentir du tout, me suis-je dit. Enfin. Dieu merci.

Ma vie n'a pas défilé devant mes yeux en un éclair ; non, elle s'est déployée comme un livre d'images, un livre pour enfants. Et les vies d'autres gens, les souvenirs d'autres gens, les histoires d'autres gens me sont venus aussi. J'ai reconnu certains d'entre eux, pour le reste je ne les avais jamais vus, cependant je les connaissais tous. Nous étions tous rassemblés et il n'y avait aucun moyen de me distinguer de toi ou de te distinguer de moi, pas moyen de séparer sœurs et frères, mères et pères, amis et ennemis. Il n'y avait pas de passé, pas d'avenir. Tout ce qui s'était un jour produit existait en un instant unique. Nous étions tous reliés.

Un grand oiseau noir décrivait des cercles au-dessus de moi, attendant que je meure. J'ai senti la fumée d'incendies ayant eu lieu cent ans plus tôt. J'ai senti la sueur propre d'un homme maniant la pioche. J'ai senti du

pain de maïs et du chou vert braisé. J'ai senti le parfum sucré des mûres sauvages poussant dans les bois hantés. J'ai senti la fumée des cigarettes de ma mère. J'ai senti la putréfaction moite du corps de mon père. J'ai senti les cheveux de ma sœur ; c'était l'odeur de l'été. J'ai senti la menace métallique de la pluie. J'ai senti le quatre-quarts au citron de ma grand-mère. J'ai senti les vêtements de mon frère après une longue nuit passée sur l'eau, une odeur salée et âcre. J'ai senti un fumet de moutarde et d'oignons. J'ai senti l'argile humide de la carrière et l'odeur de soufre fétide laissée par les feux d'artifice.

Les gens parlent du ciel et de l'enfer, ils racontent avoir vu la lumière ou les ténèbres, mais je n'ai eu aucun avant-goût d'une vie après la mort. Aucun ange n'est descendu me consoler. Pas de vision apocalyptique. Seulement un homme sur un bateau. Un homme à la fois familier et inconnu. Et tandis que je flottais sur l'eau, j'ai regretté de ne pouvoir revenir en arrière. J'aurais voulu re-

tourner au jour où nous sommes arrivés ici, à la première fois que nous avons navigué sur les rivières claires et dans les marais saumâtres, ramant dans les tunnels de la mangrove, les bras brûlés par le soleil, musclés à force de nous accrocher aux branches. La poule d'eau nous appelait en avant, l'anhinga écartait grand, grand ses ailes, et nous, nous effleurions des plants d'ananas qui poussaient spontanément, vivant d'humidité et d'espoir ; quand nous avons vu le figuier étrangleur étouffer le cyprès chauve, j'ai pris ça, à tort, pour une embrassade.

Mais non.

J'aurais voulu revenir encore plus loin en arrière.

Revenir au tout début. Ou bien sauter des épisodes, pour arriver directement à la fin. Je l'ai compris, flottant sur ce petit bateau dans le golfe du Mexique : le début et la fin étaient une seule et même chose.

Les monstres étaient partout. Et les morts marchaient sur l'eau.

1

White Forest, Mississippi

1976

On était en août et il faisait plus chaud, bizarrement, qu'en juillet ; une chaleur lourde, étouffante qui nous laissait poisseux et nous empêchait de dormir même au plus noir de la nuit. Il pleuvait presque tous les après-midi dans le delta du Mississippi, de violents orages dans des ciels gris tendre. La pluie aurait dû nous soulager, mais dès que les nuages se dispersaient, laissant poindre le soleil, une vapeur s'élevait de l'herbe desséchée, du bitume craquelé et des champs bruns et il faisait encore plus lourd. Les gens qui croyaient au vaudou et aux signes affirmaient que cette chaleur était un avertissement. Nous n'étions pas superstitieux à l'époque, mais nous avons tort de mépriser les choses que nous ne pouvions voir.

L'été du bicentenaire, on s'habillait en

rouge, blanc et bleu. Les couleurs de nos vêtements bon marché se sont estompées aussi vite que des feux de Bengale brûlant dans la soirée. Les longues journées écrasantes, nous les passions ensemble. On regardait des rediffusions de sitcoms américaines à la télé, on mangeait des céréales sucrées avec du lait froid pour déjeuner, on lisait des livres piochés dans les étagères poussiéreuses, et on se plaignait de la chaleur, de l'humidité, de l'ennui et de nos vies.

C'était Willet, du haut de ses seize ans, qui râlait le plus fort. « On se croirait dans le cul d'une chienne en chaleur », s'écriait-il au réveil. Ou : « Je transpire comme un mac forcé d'aller au catéchisme. » Il refusait de porter tee-shirts et chaussures. À l'adolescence, les garçons pouvaient se permettre de proférer des grossièretés et de se balader à moitié nus, mais les filles étaient obligées de rester vêtues de pied en cap, et n'avaient pas droit à la vulgarité libératrice. Faute de pouvoir jurer, on geignait. Pansy, qui n'avait

que six ans, avait appris l'art de retirer les glaçons de leur bac en plastique dans le freezer. Elle suçait les cubes froids, allongée, immobile comme un cadavre, devant le ventilateur du salon. La chaleur me tapait sur les nerfs. Comme n'importe quelle fille de quatorze ans, je n'avais qu'une envie, qu'il se passe quelque chose de neuf, de différent, d'intéressant ou de scandaleux.

Assise à côté de maman sur le canapé du salon – une vieille monstruosité toute fanée, trop rembourrée, qui appartenait autrefois à sa mère, la grand-mère dont je portais le prénom –, j'ai sorti une mince serviette bleue du panier en plastique pour la plier. Vous vous doutez bien que ni Willet ni Pansy ne s'occupaient jamais du linge. « Où est papa ? Qu'est-ce qu'il fait ? Quand est-ce qu'il rentre à la maison ? Pourquoi il s'en va ? » Mes questions ne s'arrêtaient jamais.

Notre père était parti depuis trois semaines. Il avait disparu la semaine qui

avait suivi la fête du 4 juillet de notre ville, au cours de laquelle je m'étais rendue malade à force de bouffer des hot dogs et de la nougatine, Willet avait failli perdre un doigt en allumant une chandelle romaine et Pansy s'était endormie sous le chêne vert devant le tribunal. L'absence de papa n'était pas inhabituelle. Il lui arrivait souvent de s'éclipser un certain temps – voyages d'affaires, disait-il –, cependant la nature exacte de sa profession restait floue. Il n'était pas comme les autres pères. Il ne passait pas ses journées en costume cravate derrière un bureau. Il ne s'asseyait pas devant la télé avec un verre de whisky en rentrant le soir. Il ne tondait pas la pelouse le week-end, il ne bricolait pas dans le garage. Il ne s'intéressait pas aux infos du jour. Papa vivait dans le passé, dans un univers souterrain saumâtre, celui des légendes et de la tradition. *Tout ce qui peut se passer en ce monde s'est déjà produit*, nous disait-il. *Il n'y a rien de nouveau*. Il apparaissait et